

Ryan Michael Fraser

## Pour une *dé-périodisation* de la traduction

Sans parler des difficultés qui surgissent lorsqu'il s'agit de délimiter des périodes historiques marquées par une certaine homogénéité de réflexion sur l'acte de traduire, il ne va pas de soi que cette périodisation soit en elle-même acceptable comme méthode d'insertion du traduire dans l'histoire. Au contraire, elle s'avère problématique au plus haut point.

Une première objection relève de son articulation avec la théorie. La périodisation paraît suggérer, par la division diachronique qu'elle en fait, une certaine évolution de la pensée théorique sur la traduction, une évolution postulée, autrement dit, en *fonction* de l'histoire. Or, la réflexion sur la traduction reste relativement inchangée à travers les âges. Ladmiral affirme, en reprenant l'argument de l'intraduisibilité, telle qu'il est périodisé chez Mounin dans *Les belles infidèles* : « ...c'est toujours la même idée d'une idiosyncrasie des langues, censée incommensurables les unes aux autres, qu'on retrouve à l'arrière-plan. » (Ladmiral : 101). On a beau poser *historiquement* l'argument de l'intraduisibilité. Ce dernier n'en sera pas plus, dans son essence, *historique* : « L'argument polémique en question est historiquement daté... mais il tend à être en fait de tous les temps, il est en fin de compte *transhistorique*. » (101). L'histoire se manifeste, donc, comme une fonction de la théorie, qu'elle sous-tend à titre purement exemplaire et illustratif.

Une deuxième objection, qui relève, cette fois de l'acte même du traduire et de ses champs opératoires, le texte et le langage : *C'est que nous n'arrivons pas à concilier la notion de la périodisation avec l'acte même de traduire, qui est foncièrement « dé-périodisant »*. C'est-à-dire que la traduction ne constitue pas en elle-même un épistémè, un système de savoir dont les restes fossilisés peuvent être déterrés par l'archéologue compétent. La traduction est plutôt une pratique qui *médiatise et actualise discursivement ces épistémès*. C'est que la traduction a lieu légèrement *en avant* de l'histoire, dans le locus subjectif du *présent*. Elle *dépériodise* les artefacts historiques, i.e. les textes, les *réactualise*, les ramène vers le « maintenant » instable et vivant, un « maintenant » qu'elle tente, en ce faisant, *d'éterniser*. Une fois dépassée par le temps, une fois entrée dans le passé, une traduction ne devient que rarement un artefact susceptible d'être périodisé.<sup>1</sup> En général, elle se laisse résorber dans l'original qui est soumis, encore une fois, au travail de la réécriture. La traduction serait donc une bataille livrée contre

---

<sup>1</sup> Et lorsqu'elle le devient, comme la Bible de Luther, par exemple, c'est sans doute parce qu'elle témoigne d'une évolution des épistémès, des virages idéologiques radicaux. Répétons qu'il s'agit toujours de la traduction située historiquement, et non pas de l'Histoire reconçue en termes traductologiques.

l'histoire, une bataille dont les morts témoignent de leur insertion historique tout en étant effacés par elle.

Il n'y a donc aucun « traduire » là où il manque cette tension polaire entre l'histoire (et ses périodes composantes) et le *présent*, entre le « déjà dit » du passé et le « vouloir-redire » *dépériodisant* d'un énoncé situé dans le « maintenant » de l'énonciateur. Même l'historicité de Meschonnic est conditionnée par une dialectique avec le présent de l'écrivain-sujet. Il y a, d'abord, dans l'acte même d'écrire, une tension entre le présent (celui du *sujet* qui écrit *en avant* de son temps) et une situation historique objective (la « période » dans laquelle il écrit); ensuite, il y a une tension entre le texte, ou le discours motivé de l'écrivain-sujet (maintenant dépassé par le temps, donc *historicisé*), et le traducteur-sujet, qui interprète et qui réécrit en fonction de son propre « présent » (Meschonnic : 321-323). La notion de l'*œuvre* chez Berman conjure, elle aussi, une tension polaire entre une période (situation historique) et un acte de « dépériodisation » accompli par le sujet innovateur qui *dépasse* son temps tout en le subissant (Berman : 250-278).<sup>2</sup> Cette « historicité » est donc conçue comme une dialectique entre l'histoire qui *périodise* et le présent, constitué par une subjectivité qui *dépériodise* et *actualise*. Périodiser la traduction, c'est postuler cet acte « dépériodisant » du traducteur-interprète comme un acte essentiellement *historique*, c'est développer une théorie capable d'intégrer le « présent » de l'écrivain-sujet dans la période de sa création, c'est *historiciser radicalement* le sujet et son discours, à ce point même où l'histoire serait capable de rendre compte du principe *intemporel* à l'*œuvre* en elle.

Plus fructueuse dans le discours sur la traduction serait la notion de *dépériodisation*, car elle inverse cette proposition fondamentale qui force l'intégration servile de la traduction dans la diachronie, une servilité qui ferait de la traduction une simple composante de l'histoire. Cette servilité est soulignée par Benjamin, pour qui la valeur d'une traduction serait commensurable avec la *Weltanschauung* de l'*époque* où le texte-source est assimilé pleinement par la culture réceptrice, la prétendue « époque de gloire ». Les traductions, ainsi « frappées d'époque », seraient les seules qui sont plus que de simples communications. Elles deviendraient elles-mêmes des ouvrages propres à générer une descendance. Elles seraient désormais des artefacts historiques, soumis à la périodisation :

Denn von der Geschichte, nicht von der Natur aus, geschweige von so schwankender wie Empfindung und Seele, ist zuletzt der Umkreis des Lebens zu bestimmen... Die Geschichte der großen Kunstwerke kennt ihre Deszendenz aus den Quellen, ihre Gestaltung im Zeitalter des Künstlers und die Periode ihres grundsätzlich ewigen Fortlebens bei den nachfolgenden Generationen. Dieses letzte heißt, wo es zutage tritt, Ruhm. Übersetzung, die

<sup>2</sup> Je vous réfère au chapitre sur Hölderlin dans *L'épreuve de l'étranger* ou Berman souligne le décalage entre le traducteur-sujet (Hölderlin traduisant Sophocle) et sa situation historique (fin du XVIIIème)

mehr als Vermittlungen sind, entstehen, wenn im Fortleben ein Werk das Zeitalter seines Ruhmes erreicht hat (Benjamin: 158-159).<sup>3</sup>

Plutôt que d'envisager la traduction, comme le fait Benjamin, par le biais de son insertion historique, une théorie de la *dé-périodisation* partirait d'une reconceptualisation radicale de l'histoire en termes *traductologiques*. Au lieu de souligner l'intégration servile de la traduction dans la diachronie, elle soulignerait l'articulation de cette dernière dans le processus du « traduire » comme corrélat du « réécrire ». Elle serait, en fin de compte, une reconceptualisation borgésienne : « Comme le répète si bien le père Carbone, *l'histoire se répète* » (Lafon :20).<sup>4</sup> Avec cette légère modification : *L'histoire se réécrit*. Chez Borges, la notion benjaminienne de post-maturation (Nachreife) ou d'évolution diachronique serait remplacée par celle d'une *involution synchronique*, d'une histoire *cyclique* articulée par une éternelle répétition, par un éternel retour sur elle-même. Lafon commente :

La terre est l'infinie répétition des mêmes lieux élémentaires (la mer, le fleuve, le désert...), la langue n'est qu'un « système de citations », la musique n'est qu'une fugue, la littérature qu'une variation : le monde n'est que la glose du monde, il ne peut que se répéter lui-même se répétant (Lafon : 20).

*La dé-périodisation*, c'est l'ouverture à une réflexion sur la traduction conçue en termes d'une rencontre antagoniste entre le Texte et l'histoire. La traduction serait le processus par lequel le texte *vampirise* et *résorbe* l'histoire, la réduisant à une éternelle réécriture. Elle est le miroir dans le vestibule de la *Biblioteca de Babel* de Borges, un miroir qui, comme toutes : « las superficies bruñidas, [figura] y [promete] el infinito » (Borges, « Babel » : 87). La traduction, conçue comme la réitération *ad infinitum* d'un *signifié délimité* par une permutation chaotique de la totalité vaste, mais limitée, des *signifiants*, constituerait le principe « spéculaire », ou inversé, de celui de la Bibliothèque mythique qui contiendrait *un nombre réduit de signifiants* (les vingt-cinq symboles orthographiques) qui exprimeraient en se permutant la totalité vaste, mais limitée, des *signifiés*. Cette bibliothèque contient tout ce qui a été dit, tout ce qui est dit et tout ce qui sera dit. Elle contient donc « la aclaración de los misterios básicos de la humanidad: el origen de la Biblioteca

<sup>3</sup> « Car c'est à partir de l'histoire, non de la nature, moins encore d'une nature aussi branlante que la sensation et l'âme, qu'il faut finalement circonscrire le domaine de la vie...L'histoire des grandes œuvres d'art connaît leur descendance à partir des sources, leur structuration à l'époque de l'artiste, et la période de sa survie, en principe éternelle, dans les générations suivantes. Cette survie, lorsqu'elle a lieu, se nomme gloire. Des traductions qui sont plus que des communications naissent lorsque, dans sa survie, une œuvre est arrivée à l'époque de sa gloire ». Traduction de Maurice de Gandillac. Cf. Benjamin, Walter, « La tâche du traducteur », *Mythe et violence*. Paris : Denoël, 1971, 261-275.

<sup>4</sup> Cité dans Lafond. De Borges, Jorge Luis, « Le salut par les œuvres », *Nouveaux Contes de Bustos Domecq*, E. Jiménez (trad), (Paris : J'ai lu, 1985) 15.

y *del Tiempo* » (93). La bibliothèque, alors, c'est l'histoire devenue texte, et la traduction, c'est l'histoire *in speculum*, reflétée, et répétée *ad infinitum* par le texte-miroir.

Impliquée dans la *déperiodisation* est l'histoire reconçue comme une fonction des vingt-cinq symboles répétant de la langue. La diachronie est projetée *synchroniquement* dans l'espace infini de la Bibliothèque. La quatrième dimension, celle du Temps, est résorbée par les trois dimensions de l'espace, de l'espace minime entre les symboles orthographiques d'un mot jusqu'à l'espace infini qui sépare les symboles situés aux antipodes inconcevables de cette ruche d'hexagones, de cette sphère « cuyo centro cabal es cualquier hexágono, cuya circunferencia es inaccesible » (88). Dans les rayons d' : « insensatas cacofonías, de fárragos verbales y de incoherencias » jusqu'à la fonction diachronique du discours, notamment sa manière de se dérouler de manière compréhensible dans le temps, est réduit à une « cacophonie » synchronique, à un discours dont l'insensée superposition et répétition comprime, voire *supprime* le temps. Le temps, et l'histoire ne sont, alors, qu'une fonction, peut-être même une « fiction » de la langue. La méditation de Steiner sur l'aspect temporel de la langue part de ce constat fondamental :

A cognate duality marks the coexistence of language and of time. There is a sense, intuitively compelling, in which language occurs *in time*... can be measured temporally. But this occurrence of language in time is only one aspect of the relation, and the easier to grasp. Time, as we posit and experience it, can be seen as a function of language, as a system of location and referral whose main co-ordinates are linguistic (Steiner: 135-136).

Steiner se demande finalement si le passé et le futur ont une existence en dehors de la grammaire. Ce mouvement insaisissable par lequel le futur devient le présent et le présent devient le passé, cette quatrième dimension existe-t-elle vraiment, ou ne serait-elle qu'une notion qui découle de la sémantique des temps verbaux ? La mémoire, comme l'histoire, ne serait-elle, en fin de compte, qu'une fonction du passé simple ? « Its meaning is relational to the present and that relation is realized linguistically » (136).

Sans doute la meilleure illustration de cette assimilation de l'histoire par l'acte de traduire se trouve-t-il dans *Pierre Menard, autor del Quijote*. Borges raconte dans ce texte les efforts d'un poète symboliste pour réécrire le *Don Quichotte*. Il ne s'agit ni d'une traduction interlinguistique ni d'une interprétation critique. L'ambition de Menard, c'est de réécrire mot à mot des passages de certains chapitres de l'ouvrage de Cervantès sans qu'il s'agisse d'une copie. Il veut réécrire ce texte tout en l'écrivant pour la première fois, être simultanément traducteur et auteur. La réalisation d'une telle entreprise dépend d'une appropriation et d'une expulsion complète de l'histoire en faveur du *présent* de l'interprète-sujet. Sans cette expulsion, le projet est, évidemment, irréalisable :

Componer el Quijote a principios del siglo diecisiete era una empresa razonable, necesaria, acaso fatal; a principios del veinte, es casi imposible. No en vano han transcurrido trescientos años, cargados de complejísimos hechos. Entre ellos, para mencionar uno solo: el mismo Quijote (51).

La bataille livrée contre l'histoire se déroule, naturellement, là où cette dernière rencontre la subjectivité, à savoir *la mémoire*, lieu où les faits du passé se heurtent contre le désir du présent et, en s'y heurtant, s'y déforment, s'y conforment :

El Quijote es un libro contingente. El Quijote es innecesario. Puedo premeditar su escritura, puedo escribirlo, sin incurrir en una tautología... Mi recuerdo general del Quijote, simplificado por el olvido y la indiferencia, puede muy bien equivaler a la imprecisa imagen anterior de un libro no escrito (Borges, *Pierre* : 49-50).

Dans la mesure où il y a chez le sujet identité entre l'histoire et la mémoire, un livre rejeté par cette dernière est un livre qui n'a tout simplement pas d'histoire, *qui n'a jamais été écrit*. Menard peut se lancer sans crainte d'être répétitif. Il y a plus. S'étant libéré des contraintes de l'histoire, ayant ainsi *déperiodisé* le texte de Cervantès, il peut le resituer historiquement à son gré, car « la verdad histórica, para él, no es lo que sucedió; es lo que juzgamos que sucedió » (53). Paradoxalement, « l'histoire » que Menard choisit pour son ouvrage n'en est même pas une. C'est plutôt une topographie textuelle-esthétique où l'unique fait non-textuel, la bataille de Lepanto, se trouve qualifiée par deux lieux communs d'ordre textuel, la légende de Carmen et la poésie de Lope de Vega : « Menard elige como 'realidad' la tierra de Carmen durante el siglo de Lepanto y de Lope » (51). Il n'est même pas certain que Lepanto ne figure pas dans la liste à cause de la paronomase *Lope/Lepanto*, ce qui illustrerait cette assimilation complète de l'histoire par le texte et son esthétique langagière (Menard est, après tout, un poète symboliste). De toute façon, il évite expressément dans sa traduction tout élément périodisant :

Qué españoladas no habría aconsejado esa elección a Maurice Barrès o al doctor Rodríguez Larreta... Menard, con toda naturalidad, las elude. En su obra no hay gitanerías ni conquistadores, ni místicos, ni Felipe Segundo ni autos de fe. Desatiende o proscribte el color local... Ese desdén indica un sentido nuevo de la novela histórica (51).

Il y a expulsion de l'histoire au niveau méthodologique également. Deux méthodes de réécriture sont examinées : Menard peut, littéralement, resituer l'histoire dans le présent. Il peut apprendre l'espagnol du dix-septième, se battre contre les Turcs, se blesser la main etc. Ou il peut, d'une manière ou d'une autre, arriver au Don Quichotte par les expériences de Pierre Menard, auteur du vingtième. Il opte, bien sûr, pour la deuxième méthode. Le présent subjectif du

traducteur l'emporte sur le *passé objectif* d'un auteur. Nous disons *passé objectif* car c'est cela que Menard actualiserait s'il optait pour la première méthode : en effet, toute tentative d'accéder à une subjectivité dépassée par l'histoire (l'idéal irréalisable de Meschonnic) est vouée à l'échec. Tout ce que Menard pourrait recréer serait le contexte historique, ce qui est un contexte d'événements vérifiables, d'expériences attestées, *donc objectives*. Que ce noëud contextuel ait influencé la Weltanschauung de Cervantès, il ne peut y avoir de doute. Mais il n'a *aucunement* déterminé sa *subjectivité*, qui constitue, nous insistons là-dessus, un *régime psychique intemporel* qui échappe à l'histoire et aux arguments dont elle est capable.

Une comparaison du texte-source et du texte-cible soulève, à première vue, le paradoxe de la *différence dans l'identité*. En quoi la traduction de Menard constitue-t-elle une interprétation, une traduction ? En quoi diffère-t-elle d'une simple transcription mot-à-mot, d'une reproduction ? Du côté lexical et syntaxique, c'est un reflet précis de son objet. Son texte peut se superposer à celui de Cervantès sans qu'apparaisse dans les chaînes des signifiants la moindre différence. De l'autre côté, il règne la certitude d'une différence fondamentale, d'une dislocation par rapport au texte-source. La lecture comparative est frappée sinistrement d'identité et de disparité. Dit sans détours, les mots de Cervantès veulent dire *autre chose* sous la plume de Menard.

Comment expliquer cette dislocation ? Elle serait, à notre avis, analogue à la notion de « signifiante », à la violence réalisée par l'écrivain-sujet sur le langage conventionnel et ses modes de signifier. Par voie de la subjectivité, la langue transcende les maigres possibilités de la langue telle que nous la connaissons. Le poète débarrasse la langue de sa référence traditionnelle, déplace le foyer du sens *du signifié vers le signifiant* dont les aspects graphiques et sonores recèlent leur propre sémantique inouïe, parfois palpable, parfois complètement insaisissable. Le parallèle chez Menard est clair. Le sujet déplace l'opération de *la signifiante* à une autre dimension. Au lieu de l'effectuer sur l'epistèmè de la langue et ses modes conventionnels de signifier, il l'effectue sur *celui de l'Histoire et son articulation diachronique conventionnelle, la périodisation*. Toute la nouveauté de l'ouvrage de Menard, toute la *littérarité* de cette traduction provient de la désarticulation et de la reconstruction de son insertion socio-historique.

Cette violence faite sur le langage, cette manipulation subjective de la fonction signifiante de la langue, implique forcément le rejet de la notion du *signifié* ou *sens transcendantal*, de la relation dite (par Saussure) *arbitraire* entre le signifiant et le signifié. Dans la signifiante, le signifié *procède* du signifiant. Le sens rejoint la matérialité de sa composition graphique et sonore. Kristeva affirme :

Le terme de signifiant, on le voit, n'indique pas uniquement une substance phonique, mais, en même temps, le signifié qui se glisse sous elle, indissoluble d'elle : une *différenciation* dans la *signifiante* traversant le sujet

et qui, à partir de règles particulières, produit un certain mode de signifier (Kristeva : 216).

Or, la même prise de position par rapport à *l'histoire* et à la *vérité* est avancée par Menard :

La historia, *madre* de la verdad; la idea es asombrosa. Menard, contemporáneo de William James, no define la historia como una indagación de la realidad sino como su origen (Borges, *Menard* : 53).

Tout comme il n'existe en poésie aucun *signifié transcendantal* auquel les signifiants de la langue donnent accès sur un mode symbolique (donc conventionnel et arbitraire), il n'existerait aucune *vérité transcendantale*, aucun *eidos* auquel les faits (périodes) historiques donneraient accès [l'histoire n'est pas une *recherche* (« indagación ») de la vérité]. Comme le sens trouve son origine dans la matière première de la langue, le *signifiant*, la vérité trouverait la sienne dans la matière première de *l'histoire*, qui est, également, le *signifiant*. L'histoire, comme la langue, est un *forme-sens*, un *textus* ou tissu signifiant qui, par la signifiante particulière que lui confère le sujet, *détermine* la conceptualisation, le sens qu'on en tire.

Or l'identité du temps et du langage, et la coïncidence de ces derniers dans le texte poétique médiatisé par le sujet, réalise, sans même parler de la traduction, une suppression du courant temporel, une suppression réalisée déjà doublement : d'abord, par la *fixité* intemporelle de l'objet langagier-esthétique (le texte est un objet statique); ensuite par la répétition des régimes et positions qui articulent le texte et d'où émerge sa signifiante. Dans les deux instances, *la répétition du même* supprime le courant temporel, lui conférant plutôt un caractère cyclique. Lorsque le texte, avec l'intemporalité de ses structures internes, est soumis à la traduction, il porte un coup de plus à l'articulation temporelle, cette fois à sa *situation historique*. La traduction constituerait donc une *trans-historicisation* du discours. L'histoire, qui se répète en suivant les chaînes signifiantes du texte, n'est plus une chaîne successive de périodes les unes distinctes des autres. Chaque répétition est un mouvement inexorable vers le présent et un présage de l'avenir.

## Ouvrages Cités

- Benjamin, Walter. « Die Aufgabe des Übersetzers ». *Das Problem des Übersetzens*. Hans Störig (ed.) Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1973.
- Berman, Antoine. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard, 1984.
- Borges, Jorge Luis. *La biblioteca de Babel*. *Jorge Luis Borges : Ficciones*. Madrid : Alianza, 1995.
- Borges, Jorge Luis. *Pierre Menard, autor del Quijote*. *Jorge Luis Borges : Ficciones*. Madrid : Alianza, 1995.
- Kristeva, Julia. « Sémanalyse et production de sens, quelques problèmes de sémiotique littéraire à propos d'un texte de Mallarmé : Un coup de dés. » *Essais de sémiotique*. A.J. Greimas (ed.) Paris : Larousse, 1972.
- Ladmiral, Jean-René. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris : Gallimard, 1994.
- Lafon, Michel. *Borges ou la réécriture*. Paris : Éditions du Seuil, 1990.
- Meschonnic, Henri. *Pour la poétique II : épistémologie de l'écriture poétique et de la traduction*. Paris : Gallimard, 1973.
- Steiner, Georges. *After Babel : Aspects of Language and Translation*. 2<sup>e</sup> édition. Oxford : Oxford University Press, 1992.

---

Dissertation présentée au prof. Clara Foz, dans le séminaire de doctorat (2001-2002), École de traduction et d'interprétation, Université d'Ottawa.